

L'édén infernal

Jacques Ascher, neuropsychiatre et psychanalyste, a travaillé longtemps dans le service d'hématologie du CHRU de Lille, dirigé par le professeur Jean-Pierre Jouet, récemment disparu, et a écrit avec lui en 2004 un livre sur La greffe, entre biologie et psychanalyse ¹. Ils y faisaient le point sur ce que les greffes de moëlle posent comme questions à notre société sur les plans éthique, immunologique, psychanalytique et politique. Fort de cette longue expérience de psychanalyste dans un service de soins somatiques, Jacques Ascher est bien placé pour parler de l'histoire récente de la médecine et de son évolution forcenée vers une « biotechno-science ». Il nous rappelle avec juste raison que le point de départ de cette *substanciation* de l'art médical a pris un essor significatif pendant la période nazie, une des plus noires, non seulement du XX^e siècle, mais de l'histoire de l'humanité toute entière.

En appui sur de nombreux auteurs, et notamment sur ceux qui se sont centrés sur la question du totalitarisme et des formes de déshumanisation, Arendt, Levinas, Chasseguet-Smirgel, il relie l'évolution actuelle avec les charniers du XX^e siècle. Sa description approfondie des mécanismes à l'œuvre dans l'état actuel de la médecine fait de son ouvrage une démonstration argumentée du poids de vérité des romans de *science-politique-fiction* de Orwell et de Huxley, ce qui ne laisse pas de nous inquiéter pour le devenir de la médecine et des rapports qu'elle risque d'entretenir avec ceux qu'elle prétend soigner. Sans négliger les immenses apports de cette médecine moderne, il nous alerte sur les dangers de la démesure/ubris qu'elle porte en elle, aussi bien au niveau des fantasmes de victoires sur la maladie et la mort, que sur ceux concernant la vie, la naissance et l'enfantement. Mais un tel projet médical ne prend pas en compte le fait fondamental pour Jacques Ascher que « *la langue habite le corps et que le corps habite la langue* ». Il insiste sur la nécessité de penser la médecine et les sciences de l'homme à l'aune des cultures sous peine de dériver vers une médecine vétérinaire qui n'aurait pour ambition que celle de réparer la machine humaine sans prendre en considération sa part intersubjective, transférentielle, langagière, transgénérationnelle.

Dans son chapitre *Le corps du souffle*, il montre comment le langage est articulé et structure l'image du corps de chaque humain, et comment l'approche anatomophysiologique ne suffit pas à rendre compte des difficultés et des souffrances du parlêtre. Il revient avec une grande précision conceptuelle sur les spécificités humaines et leurs conséquences, et notamment sur la néoténie du petit d'homme, qui le met en demeure de se donner à penser à un autre, un Autre, et ainsi d'inventer la nécessité du socius, avec toutes les contraintes qui lui sont inhérentes. En effet, l'apprenti humain n'a pas à se soucier de son seul développement corporel, son rapport à la castration est incontournable sous peine des pires avatars des maladies mentales et des sociopathies contemporaines. Reprenant à son compte les travaux de Jean-Pierre Lebrun sur Un monde sans limite ², il reprend les concepts de familial inquiétant, de fonction maternelle, de vœu matricide, et les explicite à la lumière du *fading* ³ de la fonction paternelle et de la tiercéisation qu'elle n'opère plus toujours, voire plus assez. Enfin, avec une culture historique impeccable et une connaissance étendue de la psychopathologie, il se pose la question de savoir « *de quoi la haine actuelle de la psychanalyse est-elle le nom* », puisque selon lui, la psychanalyse est précisément un acte de parole. Sans doute les hypothèses avancées portent-elles sur la voie essentiellement biologique de la médecine qui ne se soucie plus des liens que cette biologie peut et doit établir avec la parole, la langue, et ses témoins engagés, les psychanalystes. Bien sûr, certains psychanalystes aux pratiques arrogantes et désinvoltes ne sont pas pour rien dans cette haine.

Mais plus généralement, Jacques Ascher nous montre au contraire que la psychanalyse reste aujourd'hui une des conditions de possibilité pour penser le monde, fût-il postmoderne, posthumain

et postdémocratique. Et il nous donne les outils pour le penser avec lui. Je ne peux que recommander la lecture de cet ouvrage puissant dans le monde incertain qui nous entoure, car la lucidité de son auteur ne peut que nous aider à tenir sur l'humanité nécessaire – hier, aujourd'hui et demain -, à toute relation inter-subjective.